

d'abord hésiter l'honnête provincial. —Ce vêtement est bien singulier, dit-il. —Et bien précieux, répondit le peintre. C'est un vizir ture qui en a fait présent à M. Horace Vernet, qui me l'a donné à moi. Je suis son élève.

—Vous êtes élève de Vernet ? dit Blancheron.

—Oui, Monsieur, je m'en vante. Horreur, murmura-t-il en lui-même, je renie mes dieux.

—Il y a de quoi, jeune homme, reprit le délégué en endossant la robe de chambre qui avait une si noble origine.

—Accroche l'habit de Monsieur au porte-manteau, dit Schaubard à son ami avec un clinquant d'yeux significatif.

—Dis donc, murmura Marcel en se sauvant.

Il s'habilla à la hâte. L'habit lui allait comme un gant, puis il sortit par la seconde porte de l'atelier.

Schaubard s'était mis à la besogne. Comme la nuit était tout à fait venue, M. Blancheron entendit sonner six heures et se souvint qu'il n'avait pas dîné. Il en fit la remarque au peintre.

—Je suis dans le même cas ; mais, pour vous changer, je m'en passerai ce soir. Pourtant j'étais invité dans une maison du faubourg Saint-Germain, dit Schaubard. Mais nous ne pouvons pas nous déranger, ça compromettrait la ressemblance.

Il se mit à l'œuvre.

—Après ça, dit-il tout à coup, nous pouvons dîner sans nous déranger. Il y a en bas un excellent restaurant qui nous montrera ce que nous voudrions.

Et Schaubard attendait l'effet de son trio de puriels.

—Je partage votre idée, dit M. Blancheron ; et en revanche j'aime à croire que vous me ferez l'honneur de me tenir compagnie à table.

Schaubard s'inclina.

—Anous, se dit-il à lui-même, c'est un brave homme, un véritable envoyé de la Providence. Voulez-vous faire la carte ? demanda-t-il à son amphitryon.

—Vous m'obligerez de vous charger de ce soin répondit celui-ci.

—Tu t'en repentiras, Nicolas, chanta le peintre en descendant les escaliers quatre à quatre.

Il entra chez le restaurateur, se mit au comptoir et rédigea un menu dont la lecture fit palir le Vatel en boutique.

—Du bordeaux à l'ordinaire.

—Qu'est-ce qui payera ?

—Pas moi probablement, dit Schaubard, mais un mien oncle que vous verrez là-haut, un fin gourmet. Ainsi, tâchez de vous distinguer, et que nous soyons servis dans une demi-heure, et dans de la porcelaine surtout.

À huit heures, M. Blancheron sentait déjà le besoin d'épancher dans le sein d'un ami ses idées sur l'industrie sucrière, et il récita à Schaubard la brochure qu'il avait écrite.

À dix heures, M. Blancheron et son ami dansaient le galop et se tutoyaient. À onze heures, ils jurèrent de ne jamais se quitter et firent chacun un testament où ils se lé-

guaient réciproquement leur fortune. A minuit, Marcel rent a et les trouva dans les bras l'un de l'autre ; ils fondaient en larmes. Et il y avait déjà un demi-pouce d'eau dans l'atelier. Marcel se heurta à la table et vit les splendides débris du superbe festin. Il regarda les bouteilles, elles étaient parfaitement vides.

(A Continuer)

LE GROGNARD

MONTREAL, 19 JAN. 1884

Basse baillette !!!
Cré nom d'un p'tit bonhomme !!!
Ah ! poé-on !!!
Eh ! viande !!!

Un canayen peut-il se faire enflammer de la pareille façon ?

Pourtant c'est vrai, les gazettes le disent, tout le monde le dit :

L'honorable J. A. Mousseau premier ministre de la province de Québec, a remis son portefeuille la semaine dernière entre les mains du lieutenant gouverneur.

Jamais nous n'avons vu une dégringolade pareille. Il y a dix-huit mois il touchait \$8,000 par année à Ottawa, hier il avait à Québec un traitement de \$4,000 et aujourd'hui il ne reçoit qu'un traitement de \$3,000 comme juge à Rimouski.

Cette fin ne nous étonne nullement pour M. Mousseau. Il avait été importé à Québec pour empêcher le lavage du linge sale de l'administration précédente avec la promesse d'une robe d'hermine à la Cour Suprême.

Malheureusement pour lui les castors se sont mis à l'œuvre et ont sapé impitoyablement ses châteaux en Espagne. Ils ont été cause que Sir John a été assez méchant pour lui refuser le tricorne de la Cour du Banc de la Reine.

Ce pauvre M. Mousseau ! dire qu'aujourd'hui il est relégué dans un district judiciaire des plus ennuyeux ; avec le titre de juge de troisième classe.

Le Grognard voit là le pouce de Dieu, l'expiation qui s'est fait attendre depuis dix-huit mois.

Ladébauche s'est ému en apprenant le crise ministérielle. Il n'a pas perdu une minute, il s'est transporté immédiatement à Ottawa où il a eu une entrevue avec Sir Hector Langevin. Celui-ci lui a donné sa façon de penser sur la situation :

— J'avais décidé, dit-il, que Mousseau devait partir de Québec. Pendant le temps qu'il a été en boutique avec moi à Bytown, il m'a fait toutes espèces de coches mal taillées. C'est presque malgré moi qu'il est venu à Bytown. J'ai été bien content de m'en débarrasser il y a dix huit mois, il me faisait l'effet d'un empâtre. Je ne suis pas fou de Masson non plus.

J'ai dû le shipper parce qu'il aimait trop à se fourrer le nez dans les contrats des travaux publics dans la province de Québec. Masson n'aurait pas été mon homme dans le chantier de Robitaille. Masson aurait eu des faiblesses pour Senéca, Chapleau & Compagnie. Il aurait pu diriger les affaires de Québec sans consulter les gens de Bytown. Je suis enchanté de voir Ross dans la boutique. C'est l'homme qu'il me faut. Il fera un

coquète sur la vente du chemin de fer du Nord, ce qui coupera le sifflet à Chapleau qui cherche à me couper l'herbe sous les pieds. Je n'aurai de paix que lorsqu'il sera parti de Bytown. Il travaille en dessous pour me me supplanter, mais je vous garantis qu'il perdra son latin. Entre lui et moi c'est au plus fin la poche. Robitaille a envie de jouer une partie avec moi, mais il oublie que c'est moi qui tiens les grosses « briques ». McGreevy est sur mon dos depuis six mois pour m'obliger à lui accorder un deuxième terme. Je ne lui donnerai cette faveur qu'à condition qu'il joue dans mon jeu, comprenez-vous ? Si Ross ne réussit pas avec son cabinet, je préférerais avoir les Rouges pendant un an au pouvoir que de voir les partisans de Chapleau.

Ladébauche est ensuite allé chez Chapleau qui souffrait d'un gros rhume. Il toussait tant que ça faisait pitié.

Ladébauche lui dit : Je pensais que la coqueluche ne nous prenait que lorsque vous étiez en Californie.

Je vois à présent que les journaux ont dit des « mentiries » à ce propos. Chapleau intima au correspondant du Grognard que l'homme de la situation à Québec était Taulou ou Tassé de la Minerve. C'était des amis sur lesquels il pouvait compter, de plus les Canayens de Québec ne veulent plus se faire conduire par des gens d'en haut. Il était d'opinion que les Castors avaient fait de la bouillie pour les chats. Un homme comme Taillon pourrait amener une réconciliation entre les deux fractions des conservateurs. Ross ne réussirait pas à rester au pouvoir s'il n'y avait pas des élections générales. Ces élections pourraient bien tourner contre lui, c'est pour cette raison qu'il n'en voulait pas.

En attendant M. Ross reste au pouvoir pour quelques semaines.

Une singulière aventure

Un cabaretier des environs de la ville de X... avait acheté un dindon ; il eut l'idée de le promener dans le village, et, pour attirer la pratique, il écrivit sur une large feuille de papier l'avis suivant qu'il voulait placer sur le dos de la bête :

« Le dindon que voici sera promener par le village, à l'effet que chacun puisse voir ce père, ce cœur, ce gros nez, ce bec et sa krate. Il sera rôti demain, il sera meugé à une heure ; le prix du dîner est de 1 franc sans les zégstrats... »

Il ait défendus de toucher à l'animal.

L'aubergiste était en train de coder l'envers de son affiche, lorsqu'il voit entrer le garde champêtre de la commune ; il pose le papier sur une chaise et reçoit le visiteur. On cause, on vide un pot et l'aubergiste part.

Pendant que l'aubergiste se démenait, ne pouvant retrouver sa pancarte, un bruit inusité se faisait entendre dans le village. Tant que le fonctionnaire faisait face aux habitants, cela se passait déceinement, mais à peine avait-il tourné les talons qu'un immense éclat de rire retentissait.

Intrigué il se dirige à grands pas vers la maison de l'instituteur. Celui-ci le reçoit avec respect, mais lorsque le garde champêtre se retourne, l'insolent éclat de rire retentit encore.

Tout s'explique alors le fonctionnaire s'était assis sur la feuille de papier enduite de colle et l'écrécateur était resté fixé à la partie inférieure de son vêtement.

—Comment ! s'écrie-t-il, on ne m'a pas arraché cela.

—Non, certes, répond l'instituteur l'affiche « défend de toucher à l'animal ! »

Tableau !!!

Déplorable manie de nos compatriotes aux Etats-Unis

Ti-Pierre le chroniqueur du *Castor*, publié à Fair-River, n'a pas fini avec ceux qui changent leurs noms. Il a pour mission de leur rappeler le ridicule de leur conduite.

—Quel est votre nom, monsieur ?

—En anglais ou en français, dit notre Yankee récemment importé de la Rivière-du-Loup ? (Il vient de la Rivière-du-Loup, mais je vous assure qu'il est loin d'avoir la finesse de cet animal.)

—Votre nom pur et simple ?

—Mon nom en français, c'est Dosithe Beauchamp ; mais en anglais, c'est « Backety Fairheld, » répond notre original (Je devrais dire original).

—Mais ne savez-vous pas que les noms de famille ne se traduisent jamais ?

—Ah ! ben ! les Américains comprennent pas ça, Dosithe Beauchamp !

Il n'y a pas à s'en étonner ; qui peut comprendre ou se faire comprendre d'un individu assez dénué de bon sens pour traduire son nom ? J'ai rencontré un pistolet qui tient à se rendre célèbre sous le nom de « Sweet, triad, » quand son nom est bel et bien Chicoms. Un autre s'ingère de suivre ses traces ; le nom de Léotourneau ne lui va plus ; il vous dira qu'il s'appelle « Blackbird. » Une vraie poule noire qui mettrait l'eau à la bouche de nos chercheurs de trésors. Francœur, lui, tient à son cœur ; il veut surtout que sa dulcinee soit charmée d'entendre prononcer son nom qu'il traduit sans sourciller en « Sweetie-ty. » Quel beau cœur, mais quel pauvre esprit !

Maitre Machuco qui prononce son nom « Maqueuc, » s'appelle tout simplement « Mytan. » Voilà une bête qui tient à son apanage au moins. Un autre passera à la postérité des lunatiques, sous le nom de « Makesine, » vu que son nom est l'haueuf. Il en vaut neuf de son espèce, car dans la balance de la bêtise humaine, comme dans les autres balances, celui qui a le plus de poids l'emporte.

Pierre Corrivau veut prouver qu'il n'a pas de respect pour sa mère ; en conséquence, il se nomme « Peter Body Call » li faut être veau, chien ou génisse pour coucher un aussi beau nom. M. « Carlo » dans sa charrette loie derrière lui. M. Brodeur est fraternel jusqu'au bout et se dit « Brother. » Jean Charron est du métier, lui aussi ; son enseigne se lit : « John Wheel-Right. » Joachim Labéance, qui a plus de chance que

d'esprit, sait qu'il vit dans la patrie de Washington. C'est pourquoi il se donnera le nom de « Washington Lucey » Les nègres prennent toujours des noms pompeux comme cela. M. Ober Labonté, quelle bonté ne manquez-vous pas en vous appelant « Goodness ! » Et si vous voulez être heureux, joignez-vous à M. Laliberté qui n'est autre que ce savant docteur qui prend toute la liberté possible, en oubliant le beau nom de son père et en abusant d'une chose sainte. Vous ne le connaissez plus maintenant que sous le nom de « Liberty. » Et la farce est faite.

Boisvert ne veut pas que son nom soit traduit et traduit son nom en « Greenwood » Vertfeuille est toujours au printemps de son savoir et se dit « Greenleaf. » Et les sots de l'imitation.

Dionne est jeune, surtout en anglais ; il s'appelle « Young. » Mar Denommé, n'aura pas honte de nommer « Mary Call. » Eugène Poulin qui est « poulin » tout de bon, veut que son nom à la porte et s'appelle « Young Colt. » S'il avait les oreilles un peu plus longues, il s'appellerait « Jackass » j'en suis certain.

J'en signale un dernier. Poisson écrit son nom « Fish. » Et dire que tous ces individus-là n'ont jamais réfléchi aux conséquences qui peuvent résulter de ses traductions absurdes.

RAYE, LE BON DIEU

Quand nous vous disions que le gouvernement français voulait raye Dieu des consciences, des écoles, de la société, de la pensée même, nous trompions nous ? Lisez ce qui s'est passé au Sénat, lorsque M. Royer faisant en termes émus l'éloge de M. Henri Martin, qui venait de mourir terminait ainsi sa courte homélie : « Ah ! messieurs, tous vous portez de deuil que j'ai dans le cœur. Nous lui devons un hommage solennel ; et a rendu son âme à Dieu ; la patrie ne l'oubliera pas. »

Le Sénat a applaudi ces paroles. Mais il paraît que la phrase de la fin échappée à M. Le Royer dans ce moment d'émotion, n'a pas trouvé grâce devant les matérialistes et les sèches pensées de la Gauche.

La gent républicaine s'est émue et voici en quels termes l'Officier rapporté les paroles prononcées par M. le président du Sénat :

« Ah ! messieurs, tous vous portez de deuil que j'ai dans le cœur. Nous lui devons un hommage solennel ; sa belle âme est entrée dans son repos ; la patrie ne l'oubliera pas. »

De Dieu, il n'est plus question. Mais, à notre avis, M. le président du Sénat n'est pas allé assez loin. Il eût dû donner jusqu'au bout satisfaction à ses amis et ne parler de « belle âme » de M. Henri Martin apparemment cette « belle âme » n'existe pas. M. Le Royer ayant jugé, après réflexion, qu'elle n'était plus allée à Dieu.

Le changement que nous signalons a été fait avec l'assentiment de M. Le Royer car, interpellé à ce sujet par M. de Ravignani, il a répondu avec désinvolture :

« J'assume la responsabilité de cette modification. »

Le procédé est bien digne d'un républicain.